

LA CROIX

PETRA

Glissements progressifs de la perversité

Une jeune artiste peintre qui cherche à connaître son père se retrouve projetée dans une tragédie des origines qu'orchestre un plasticien pervers.

Rien n'est plus redoutable qu'un absent omniprésent, que l'ombre inquiétante d'un être malfaisant dont même les silences sont sources de menaces imprécises. Petra, jeune peintre, est admise en résidence d'artiste chez Jaume Navarro, célèbre plasticien qui ne se montre jamais, dispose de ses proches à sa guise. Quand enfin, il apparaît, Petra lui révèle les vraies raisons qui l'ont conduite à s'inscrire pour entrer chez lui.

Ce Jaume Navarro, tyran domestique et familial, est un type infect. Du haut de sa réputation qui lui permet d'asseoir son emprise sur les autres, il détient des secrets dont il joue, par touches cruelles, désarçonnant et désarmant ses proies, victimes de sa perversité. La vérité, mouvante, ne cesse de se dérober. Quand elle surgit, par bribes, l'effet est dévastateur. Et le mystère, de rebondissement de rebondissement, s'épaissit, jusqu'à l'étouffement psychologique des protagonistes.

Jaume Navarro s'en prend notamment à son fils qu'il écrase de sa morgue. Cynique, froid, antipathique, il détruit méthodiquement ceux qu'il juge trop faibles pour lui résister, poussant certains d'entre eux au suicide. En quête d'identité et de paternité, Petra se retrouve prise dans les filets de cette araignée venimeuse, piégée malgré elle dans le tabou des tabous.

Une impressionnante tragédie grecque sous le soleil de l'Espagne d'aujourd'hui

Le cinéaste catalan Jaime Rosales compose, avec maestria, usant d'un style calme et apaisé, une impressionnante tragédie grecque sous le soleil de l'Espagne d'aujourd'hui. Ses plans-séquences très lents s'insèrent dans une chronologie décalée, tissée d'ellipses et de sauts dans le temps. Son puzzle scénaristique est découpé en chapitres.



Cette structure rigoureuse et chatoyante répond à l'impératif d'Aristote dont se réclame Jaime Rosales : « *Tout doit être surprenant et nécessaire.* » Jusqu'à l'inattendue rédemption finale, au moment où le spectateur en vient à croire que l'esquif de Petra va sombrer. La caméra glisse d'un visage à un autre quand les différents personnages se parlent, ou les unit, dans le même cadre quand ils s'affrontent. Par de délicats mouvements panoramiques, le réalisateur mêle la dureté des aveux à la douceur des paysages.

Un drame énigmatique et passionnant

Coincé dans l'étau qu'a installé Jaume Navarro, *deus ex machina*, chacun cherche à défaire les nœuds de culpabilité. Car tout le monde, dans cette histoire, ment, peu ou prou, sans même se l'avouer.

Ce très beau film, élégant sous la noirceur, est illuminé par la pureté du visage et les regards interrogatifs, toujours sur le qui-vive, de Barbara Lennie, l'étoile montante du cinéma espagnol. Son jeu fascinant d'intériorité, sa présence magnifique à l'image accentue l'antagonisme face à la performance minérale de Joan Botey, novice au cinéma, ingénieur chimiste et agronome dans la vraie vie, dont c'est le premier rôle à l'écran. La fragilité de l'épouse, écrasée par la soumission conjugale, campée par la subtile Marisa Paredes, achève de cristalliser ce drame énigmatique et passionnant.